

Je voudrais mettre en résonnance les trois lectures que nous venons d'écouter proposées par la liturgie d'aujourd'hui.

Cette page d'évangile a fait couler beaucoup d'encre, et on a dit beaucoup de bêtises comme s'il y avait une ligne de partage ce qui serait profane d'un côté : le domaine du politique et de la chose publique et de l'autre ce qui relèverait de la religion, les « croyances » qui relèvent de la sphère privée. Commode pour renvoyer l'Eglise dans les sacristies quand le Pape parle de l'accueil des migrants, par exemple. Au contraire chaque acte de notre vie quotidienne relève au bout du compte de notre conscience, ce sanctuaire au fond de nous où Dieu est présent. Comme l'écrivait Paul aux Corinthiens « tout est à vous, mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu ». Et c'est précisément parce-que tout revient à Dieu que le piège est tendu ici à Jésus : si Dieu est seul digne d'être servi, convient-il de payer l'impôt à l'empereur qui de plus est l'occupant ? Si Jésus est le Messie, il ne peut accepter l'occupation d'Israël par les païens. Le Messie attendu était un libérateur. Or celui-ci fait bon accueil aux publicains, ceux qui collectent l'impôt pour les romains. Quoi de plus légitime, que de le pousser dans ses retranchements pour savoir ce qu'il a dans le ventre ? Le piège est parfaitement tendu, on serait tenté de dire « diabolique » tant il est redoutable : répondre qu'il ne faut pas payer l'impôt, c'est se faire accuser de rébellion. Répondre qu'il faut le payer, c'est se discréditer aux yeux de tout le peuple comme Messie. Jésus sort de l'impasse par le haut : il renvoie chacun à la motivation réelle de sa réticence à payer l'impôt à l'empereur. Il y a une figure représentée sur la monnaie qui est frappée à l'image du pouvoir qui la met en circulation : l'effigie sur la monnaie, de qui est-elle ? La résistance à payer l'impôt à César peut ainsi cacher un attachement trop grand à sa monnaie. Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, c'est juste mettre devant leur propre contradiction ceux qui de manière perverse tendent à le piéger.

Mais en écho à la question que pose Jésus, nous pouvons entendre le livre de la Genèse. A l'effigie de qui est la monnaie, à l'effigie, à l'image de qui sommes-nous nous-mêmes ? Nul ne peut servir deux maîtres, nous en avons suffisamment été avertis. L'attachement à la monnaie quelle qu'en soit l'effigie, défigure en nous l'image de Dieu. Dieu est la garantie de notre liberté, l'argent est un mauvais maître. Un hymne de Didier Rimaud se termine par ces mots : « L'humble serviteur a la plus belle place : servir Dieu rend l'homme libre comme lui. » C'est cette place du serviteur que Jésus a prise pour nous révéler le vrai visage de Dieu à l'image de qui nous sommes.

Venons-en à la deuxième lecture de la lettre aux Thessaloniens. Paul reconnaît en eux une foi active, une charité qui se donne de la peine, une espérance qui tient bon. La foi, ce n'est pas des croyances auxquelles on comprend plus ou moins quelque chose, souvent moins que plus d'ailleurs. La foi, ce n'est pas quelque chose qu'on possède et qu'on pourrait perdre comme on perd ses clés. La foi, c'est une manière d'être au monde, de vivre dans la confiance en l'Amour inconditionnel qui est à l'origine de toutes choses. C'est faire crédit à la Vie comme porteuse d'une promesse. C'est faire crédit à l'autre, quel qu'il soit sur ma route, et vivre chaque rencontre comme occasion de donner corps à l'Amour qui est à l'origine commune de nos vies, la sienne comme la mienne. Enfin c'est faire crédit à l'avenir, l'Amour originel étant aussi le sens ultime de l'histoire, s'engager pour un monde plus fraternel, comme le pape François vient de nous le rappeler. La foi, la charité, l'espérance se nourrissent et s'attestent mutuellement. La foi est active dans la charité, la charité se donne de la peine dans l'espérance et l'espérance est soutenue par la foi. Et comme disait Péguy, l'espérance est la plus étonnante, peut-être la plus difficile.

C'est précisément l'espérance à laquelle François nous invite dans sa dernière encyclique, *Fratelli tutti*. Le texte d'Isaïe que nous avons entendu en première lecture voit plus loin que les soubresauts de l'histoire. A travers les événements chaotiques qui adviennent, il discerne l'action de Dieu et les signes des temps qui nourrissent l'espérance. C'est exactement ce que fait le Pape dans cette lettre que je vous invite à lire en entier même si elle est longue. François parle « d'enfanter un monde nouveau où nous serons tous frères, où il y aura de la place pour chacun des exclus de nos sociétés, où resplendiront la justice et la paix ».

Discerner l'action de Dieu dans des événements qui ont souvent tendance à nous déprimer, oser l'espérance au cœur d'une actualité tourmentée, reconnaître dans les tressaillements du monde les signes avant-coureurs d'un enfantement, c'est une question de point de vue. Et le point de vue, c'est la place à partir de laquelle nous portons un regard sur le monde. La place qui convient pour porter un regard ajusté sur le monde, c'est celle que nous indique notre maître : celle du serviteur, les reins ceints aux pieds de l'humanité blessée. C'est à cette place-là que notre foi sera active, que notre charité se donnera de la peine, que notre espérance tiendra bon, avec la grâce de Dieu ! Amen !